

Le petit Lucien

par Olga Duhamel-Noyer

Alors que les visites étaient désormais strictement encadrées, j'ai été la personne désignée par la famille pour rendre visite à ma grand-mère. Ma mère, qui s'était elle-même déjà beaucoup occupée de sa mère, a obtenu par la suite l'autorisation de venir en alternance avec moi.

Même si ce sont surtout les employés de l'établissement qui lui prodiguaient les soins, la changeaient, la lavaient, lui apportaient à manger, ma mère et moi lui prenions les mains, lui lavions le visage, lui mettions de la crème, lui redessinions les sourcils, lui nettoyions le dentier. J'ai aussi souvent joué aux cartes avec ma grand-mère. Au cours de sa longue vie, elle avait beaucoup aimé jouer aux cartes.

Les derniers mois, tout était cependant devenu plus difficile. Nous pratiquions un nouveau jeu : je lui montrais, les unes après les autres, toutes les cartes du paquet, et Mamie devait les identifier. Elle parvenait encore à les nommer toutes. L'activité exigeait d'elle un certain effort, quand on avait terminé de distribuer tout le paquet, elle demandait invariablement pourtant d'une voix éraillée et très faible, *est-ce que tu veux en jouer une autre?* Affaiblie, à la toute fin, elle ressortait comme saoule de ces étranges parties de carte. Mamie qui craignait d'être internée, qui se retenait de toutes ses forces de laisser bifurquer ses pensées vers la folie et qui avait jusque-là gardé toute sa tête, commençait de confondre son petit verre de plastique mauve avec le valet de cœur.

La plupart du temps, les gens ne sont pas très concentrés sur la conversation, ils ne font que la remplir avec la première idée qui leur traverse l'esprit. Ils disent, par exemple, que de passer du temps avec sa grand-mère sera l'occasion de se dire les choses qui comptent.

Mamie n'a jamais été particulièrement bavarde. Je ne dis pas que ce n'est rien, mais durant ces mois bizarres, elle m'a surtout dit *je t'aime beaucoup*. Elle disait aussi quelquefois aux préposés, *vous, je vous aime beaucoup*. Pas à tout le monde bien sûr. J'adorais l'entendre murmurer son affection à la préposée qui venait lui porter un petit pot de crème glacée. Si Mamie ne disait rien de particulier, il arrivait parfois qu'elle murmure à propos d'un préposé un peu trop hardi, *il est malin, lui*.

Pendant mes visites, Mamie me demandait toujours de remplir d'eau son verre, elle insistait pour que je laisse couler un certain temps le robinet, qu'elle appelait *champelure*. Je crois que, d'une certaine manière, quand l'eau coulait longtemps, suffisamment longtemps, les litres d'eau fraîche arrivaient de la rivière à Boileau d'où Renée-Jeanne, enfant, remontait les deux grands seaux accrochés à son joug.

Il y a dix ans, à l'occasion de son installation à Montréal en maison de retraite, je me souviens avoir voulu saisir l'occasion pour échanger avec elle. Mamie me parlait encore à peu près volontiers, demandait des nouvelles. Elle s'attachait à être accommodante, à faire plaisir. Pour me faire plaisir aussi, elle proposait que l'on aille s'asseoir dans le grand jardin de la maison de retraite. Elle me disait que ça me ferait du bien.

Dans les allées agréablement fleuries du jardin, tandis que grondait la voie rapide à proximité de la nouvelle résidence de Mamie, je me suis dit qu'il était en effet temps d'approfondir nos échanges. J'allais en profiter pour apprendre des choses. Elle avait eu cinq enfants avant trente ans. Après, plus rien. Pourquoi et comment avait-elle fait ? J'avais amené le tout avec une certaine douceur, me semble-t-il. J'ai pourtant dû assez vite arrêter de la presser de mes questions, pourtant bienveillantes. Le visage de Mamie se tordait d'inquiétude. Mes interrogations l'épouvantaient. L'historienne de l'intime en moi n'avait pas avancé d'un pas.

Gagnon. C'était le nom de jeune fille, comme on disait jadis, de ma grand-mère maternelle. Renée-Jeanne Gagnon. Quand j'étais petite, les gens l'appelaient Réjeanne Rioux. Madame

Rioux. Souvent, sur les enveloppes, on pouvait lire Madame Jean-Robert Rioux. À la disparition de mon grand-père, la plus jeune fille de Renée-Jeanne, ma tante Marcelle, la seule qui habitait encore à proximité du village, lui a fait *casser maison*. Ma grand-mère serait mieux en maison de retraite, ce qui était d'ailleurs franchement plus réaliste. Renée-Jeanne savait cuisiner, veiller à ce que ses enfants, puis ses petits-enfants soient propres et bien nourris. Elle faisait en sorte de garder sa maison très propre aussi. Elle n'avait cependant jamais vécu seule, ne savait ni faire les courses, ni conduire, ni payer les comptes. Elle ignorait le prix d'un café, ou celui d'une patate frite. En voiture, pour que sa femme arrête de lui dire de ralentir, mon grand-père gardait au compteur les mesures en miles, ce que Mamie ne remarquait pas. Papi restait ainsi toujours assez loin des limites de vitesse indiquées sur les panneaux.

Curieusement, je n'ai jamais entendu personne dans la famille taquiner Mamie sur son ignorance ou sur ses absences au monde.

Téléphoner ne tenait pas non plus de l'évidence pour elle. Du tout. Une nuit, alors qu'ils étaient devenus vieux tous les deux, mon grand-père avait demandé à sa femme d'appeler l'ambulance. Cette fois-là, la tâche avait paru trop considérable pour ma grand-mère. Elle a alors eu, fort heureusement, l'idée de prier à voix haute l'Esprit saint afin qu'il vienne l'aider à accompagner son mari jusqu'au téléphone. De manière à ce qu'il puisse composer le numéro.

Mamie s'est beaucoup dévouée pour son mari. Les dernières années avaient été éprouvantes au chevet de cet homme malade, souffrant, terriblement amaigri, et sans doute affolé par la mort qui approchait. C'est elle qui racontait comment l'Esprit saint l'avait aidée à transporter Jean-Robert jusqu'au téléphone. *Esprit saint, lève-le*. Elle était fière et reconnaissante de l'aide reçue. En transcrivant les mots de Mamie à l'adresse de l'Esprit saint, le tutoiement me frappe, Mamie a toujours vouvoyé tout le monde, sa famille directe exceptée.

À la maison de retraite, le nom de ma grand-mère est redevenu Renée-Jeanne Gagnon. Si on lui demandait, Mamie disait préférer se faire appeler Madame Rioux. Ce qui ne l'empêchait pas de

se soumettre aux préposées. Ses enfants disaient Mômman. Je disais Mamie. Un de mes cousins l'appelait Mômmy et les autres cousins, je ne sais plus. Mais tout le personnel disait Madame Gagnon. Jean-Robert lui manquait. Parfois elle rêvait de lui. Dans ses rêves, il revenait lui rendre visite sous la forme d'un beau grand cheval noir.

Et puis les années ont continué de passer. Et il a fallu davantage de soins pour Mamie. Qui parlait encore moins que d'habitude. Elle reparlait quelquefois du temps de la crise, parce que je lui posais des questions, et de la vie dans un *camp* au milieu de la forêt, quand ils avaient perdu leur maison.

Petit à petit dans nos sobres échanges, les noms de ses parents, Conrad Gagnon et Maria Belley, sont revenus à la surface du réel. Tandis que du monde autour il ne restait plus que les ruines, Conrad et Maria demeuraient comme la charpente d'une construction un peu fantomatique de l'enfance. Et j'écoutais ses phrases fragmentées derrière le masque, la visière, la tunique et les chaussons de plastique que l'on devait désormais porter. Dans le *camp*, Maria avait assez souvent pleuré le soir. La forêt rendait néanmoins les enfants heureux.

À Montréal, il y avait le couvre-feu, les écoles étaient fermées. La pandémie faisait beaucoup de morts. Mamie ne tenait pas à savoir, elle ne demandait rien, ne regardait plus la télé depuis deux ou trois étés. Elle avait une certitude : les nuits duraient bien trop longtemps pour elle, seule dans sa chambre. Prisonnière de son lit.

Un peu avant que les visites ne soient suspendues, ma mère lui a expliqué qu'elle ne pourrait plus venir pendant un temps. Mamie comprenait bien ce qu'était une épidémie. Elle venait d'un temps où la mortalité infantile était élevée et, jeune adulte, elle avait craint la polio pour ses enfants.

Les dernières semaines, elle paraissait avoir oublié tout du monde extérieur. Une seule personne semblait continuer d'habiter avec elle la construction fantomatique de l'enfance : Lucien. Son

petit frère. Qui partageait la même chambre qu'elle. Quelque chose s'était figé jadis, Renée-Jeanne avait cinq ans et Lucien trois. Ils partageaient une chambre où personne n'entrait plus depuis le diagnostic du docteur : les deux enfants avaient la diphtérie.

Devant l'aggravation de la maladie chez son fils et sa fille, le père s'est procuré deux petits cercueils de bois. Une nuit Lucien, après avoir demandé son chien, a rendu son dernier souffle.

Quatre-vingt-douze longues années plus tard, alors que Mamie s'appêtait à quitter cette vie, le petit frère demandant, au fond de son lit, la présence du chien, revenait effleurer sa conscience. Elle avait murmuré faiblement *ce pauvre lui, il voulait son chien*.

Quand on y pense, les rires francs et joyeux certains soirs de Noël, il y a très longtemps, à l'évocation du petit cercueil de Mamie, qui n'avait jamais servi pour elle, étaient étranges. Du côté des vivants, dans les repas de famille chaleureux, la table débordait de choses, meilleures les unes que les autres. Mamie, alors bien en chair, avait un âge respectable pour une condamnée et, entourée de ses grands enfants et de son mari, elle riait de bon cœur.